

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

Présentation



Ce récit de voyage a été rédigé durant une résidence d'un mois à la villa Marguerite Yourcenar, dans le Nord, par un auteur qui n'aime pas beaucoup les récits de voyage, sans doute à cause des dangers d'exotisme et de naïveté réaliste qu'ils comportent. C'était se confronter à un problème proche de celui posé par *Pays perdu*. Et, comme dans *Pays perdu*, c'est aussi l'énigme de la beauté du monde que l'on tente d'y rendre sensible.

Le texte rapporte, vingt-cinq ans après, trois voyages successifs dans l'Himalaya, plus précisément dans cette région du Nord-ouest de l'Inde qui conserve sa culture tibétaine, voyages effectués au début des années 80. La difficulté consistait à articuler ces trois voyages, effectués dans des conditions différentes, sans tomber dans la redite. D'où une architecture narrative qui se rapproche de celle des romans de l'auteur, avec entrelacement de plusieurs niveaux temporels.

Outre le Zaskar, le Ladakh, le Cachemire et l'Inde, il est question dans ce livre des petits blancs de la banlieue parisienne, au tournant des années 70-80, confrontés à la fin du mythe de la route des Indes.

Une partie du manuscrit, en cours d'écriture, a donné lieu, à l'école des Hautes études, à une séance d'échange de lectures et de traductions croisées avec un texte du romancier chinois d'origine tibétaine A Lai, sur le thème de la route.



Pierre jourde - Le Tibet sans peine

Extrait

Le décor opère une sorte de révolution complète, nous basculant cul par-dessus tête. Le ciel est devenu noir et granuleux comme le basalte, tacheté de lichen blanchâtre. Les points de repère terrestres, couleurs et formes, ont disparu, pour se fondre dans une uniformité blanche. Les premiers flocons parcourent leurs itinéraires aléatoires. Tout en nous adressant de petits signes pour nous certifier négligemment qu'en effet, c'est bien là, ils semblent, dans leur hésitation, parodier notre démarche incertaine. Après quoi ils s'en vont effacer les dernières traces visibles, comme les oiseaux picorant les bouts de pain du petit Poucet. Nous préférierions éviter l'ogre.

Les illusions de la neige et la fantaisie des formes nous déroutent. Est-ce bien lui, le Shingo la, qui nous considère du haut de ses cinq mille six cents mètres ? Il ressemble plus à un sommet qu'à un col. En fait il ne ressemble à rien. Ou bien à une méduse géante, à un rorqual abandonné par le déluge, vautrant absurdement sa masse de fanons en altitude. A un fragment de Tohou Oubohou venu s'effondrer là, à un débordement du chaos. Un bloc de nuage et de ciel a chu là-haut. Ces nuances métalliques ne ressemblent pas aux couleurs terrestres. Contre le noir du ciel pointillé de blanc, une phosphorescence d'abysse paraît en émaner. Nuit inversée, ténèbre vue dans un miroir.

Comment attribuer le nom de col à la chose monstrueuse que nous apercevons, loin encore, à des altitudes effarantes ? Ce n'est sans doute que l'ultime montée. Le vrai passage doit rester encore hors de vue, un peu plus haut, caché derrière les plis bleuâtres de la chose, comme un visage défiguré sous un voile. Nous avons beau monter, patauger de plus en plus profond dans la neige, jusqu'aux cuisses, nous n'avons pas l'air de nous rapprocher du tout. Ou bien c'est le col qui recule, encore et encore, jouant avec nous comme une énorme bête avec des insectes. On dirait qu'il nous attendait pour déclencher ses météores. Ou peut-être ne daigne-t-il se montrer que dans tout l'appareil de sa puissance, entouré de sa pyrotechnie de vents, de nuées, de précipitations. Nous nous sentons infimes.

J'ai détesté l'île de Ré l'été, ses embouteillages, ses hordes cyclistes, ses plages sans poésie. Mais je ne jurerais pas qu'à cette seconde très précise, je ne préférerais pas être sur un vélo plutôt que dans la neige, essayant d'approcher un glacier dont on aperçoit encore vaguement à quelques centaines de mètres, de profil, l'énorme langue fibreuse et bleuâtre, le haut se perdant dans la brume et les paquets de neige virevoltant.

J'entends, non pas sur un vélo dans l'Himalaya (j'imagine que, parmi toutes les possibilités loufoques des « défis de l'extrême », le Pacifique à la rame, les Andes en rollers, l'Amazonie en troïka, l'Antarctique en échasses, le Sahara en baignoire, il se trouvera bien quelqu'un pour tenter l'Himalaya en bicyclette hollandaise, toutefois, dans l'ensemble le vélo y est peu pratiqué, les concessionnaires y sont rares et pauvres), mais bien sur une plate piste de l'île de Ré, en t-shirt, le soleil sur les épaules, pédalant paresseusement vers des plaisirs ordinaires avec des gens ordinaires au bord d'une mer ordinairement bleue.

Nous consacrons énormément d'énergie à faire du sur-place. Thierry et moi avons pris la tête de la colonne, les deux autres suivent à quelques dizaines de mètres. Le temps passe. De minute en minute, le banc de flocons que nous brassons grossit et se densifie. On pourrait presque détailler le système de leurs branchies. Ce piquetage couvre progressivement tout l'écran de l'espace. L'arrière plan s'efface, avec ses reliquats de taches brunes ou verdâtres, ses profondeurs et ses altitudes, pour laisser se déployer une blanche et froide fantasmagorie. Encore un peu de temps, il n'y aura plus que du blanc. Du blanc qui se sera substitué au temps, au l'espace, au mouvement, à la pensée même. Du blanc sans issue et sans repères. Une durée blanche, indéterminée. Une idée de blanc régnant sans partage en nous, suscitant des souvenirs blancs, des projets blancs.

Pierre jourde - Le Tibet sans peine

C'est peut-être ça, la grande passe, une force de gravité qui, lorsqu'on l'approche, attire hors des lois de l'univers ordinaire. Elle nous a séduits, comme les prestiges de la pureté affolent les grands illuminés. Dès que nous l'avons vue, dans son affreuse splendeur, nous n'avons pas pu ne pas aller vers elle, sans réfléchir.

Je n'ai pas froid, d'ailleurs. Juste un engourdissement léger aux pieds. Je me sens bien. Je peine confortablement. Je patauge dans du polochon et de l'édredon. Je marche comme on va se mettre au lit. Les flocons de neige se posent sur mon nez, sur mes lèvres, dans mon cou, en mouches caressantes. Ils grouillent sur mes lunettes de soleil, ce qui de toutes façons ne change rien, puisqu'il n'y a plus qu'eux à voir. On les dirait suscités par l'éternelle, glaciale et pure décomposition de l'énorme cadavre du Shingo la. Je m'enfonce dans un tendre essaim, je disparaîs, butiné en douceur. Et puis l'aspect du glacier se prête si bien à l'idée de passer de l'autre côté du monde que le désir de cette transcendance s'ajoute à l'urgence de la survie pour nous donner la force d'avancer, à présent presque à l'aveugle, et aussi empêtrés que si nous randonnions en scaphandre par quinze mètres de fond.

Nous ne parlons presque plus, mais chacun de nous a senti naître chez l'autre l'alarme. Et je me demande si l'espèce d'enchantement tactile et visuel que nous éprouvons, à la place de la souffrance à laquelle nous pourrions nous attendre, ne fait pas partie du danger.

La neige tend à donner à mes idées la même confusion grésillante qu'une interférence dans une émission de radio. Je parviens tout de même à entendre des phrases décrivant une situation inquiétante. Elles parlent de randonneurs égarés en haute montagne en pleine tempête de neige. Les corps recherchés plusieurs jours après, jamais trouvés, puis émergeant un jour par hasard, à la faveur d'un glissement du névé ou d'un redoux, dans un bon état de conservation. Le froid sec : excellent pour la conservation. Une histoire banale, en définitive. Nous nous trouvons dans le cas où ces choses arrivent, comme ça, tout naturellement. Je la reconnais, cette banalité, comme si je l'avais toujours su. On meurt comme on va se coucher. Dans l'Himalaya, à plus de 5000 mètres, dans une tempête de neige, rien à faire, on meurt quand même dans son lit.

Vers huit heures, enfin, nous partons. Le barbu enturbanné qui conduit a bien l'air d'être celui à qui nous nous sommes adressés hier soir, mais rien ne nous assure qu'il ne nous emmènera pas à Delhi ou Jammu.

Notre camion transporte des tubes. Tous les camions Tata comportent, au-dessus de la cabine de conduite, une grande caisse carrée, de moins de deux mètres sur deux. C'est là-dedans que nous allons voyager, en plein air. Il faut compter deux journées de camion d'une douzaine d'heures chacune.

Le soleil n'a pas encore paru derrière les montagnes. Les vallées plongent dans une ombre dense comme de l'eau glacée. Le vent de la vitesse nous oblige à nous recroqueviller les uns contre les autres. L'accumulation des pulls et des K way ne suffit pas à calmer le froid accumulé par la nuit, qui se jette à présent joyeusement à notre cou.

Les villages nous arrivent sans prévenir. Passent les regards graves de fillettes morveuses vêtues de pyjamas fleuris. Elles s'éloignent immobiles à toute vitesse, rapetissent avec leurs hameaux de terre qui se replient dans l'horizon comme des souvenirs.

Les premières pentes sérieuses nous ralentissent. La nuit a pondu des blocs de froid noir. Certains portent de minces couches de neige, blanches et dures comme des éclats de coquille. La masse du camion entre leurs masses colossales semble minuscule. Il se glisse parmi eux avec des précautions d'insecte. Les douceurs lacustres paraissent très loin, et l'on n'imagine pas que quiconque puisse vivre parmi ces vestiges d'apocalypse.

Pierre jourde - Le Tibet sans peine

Pourtant, entre les rochers, sur les rochers, grouillent des centaines de corps enveloppés dans de longues couvertures brunes, ou bien presque nus. Des hommes dressés, infiniment maigres, le regard fiévreux sous les longs cheveux bouclés. De vieilles femmes accroupies qui semblent avoir été modelées dans la poussière. Ils nous regardent passer comme des troupeaux de pingouins dévisageant l'explorateur antarctique, comme des ascètes bibliques laissant passer la caravane du monde, comme les survivants d'un désastre.

Mais ce ne sont que les pèlerins hindouistes qui se rendent au sanctuaire des grottes d'Amarnath, ou en reviennent. Par moments, un détour de la route nous découvre une partie de leur itinéraire. Ils montent, ils descendent, par longues colonnes, perdus dans la débauche de pentes, cherchant leur chemin entre les plaques de neige durcie. Ils font partie de ces peuples de la route que nous allons progressivement découvrir. Car la route est un lieu, un monde à elle seule, une société avec ses hiérarchies, ses aristocrates et ses parias.

Pause déjeuner, sur un replat herbu. Le chauffeur fait cuire quelque chose de noir dans un récipient fabriqué avec un vieux bidon d'huile moteur dont on a découpé le couvercle. Ensuite, il plonge directement dans la gamelle ses doigts dont il a négligé d'enlever le cambouis, émiette du riz dans sa sauce. Il nous invite à nous servir à notre tour, comme on le fait en Inde, où le partage est coutumier même aux plus pauvres. Puis on repart.

Dans les trous de la route, des aigles se disputent on ne sait quels reliefs, et se dispersent lorsque le camion se rapproche. L'un d'eux, plus acharné que les autres, ne s'envole pas assez vite et vient heurter le pare-brise. Nous ramassons au passage deux lyonnaises, ce qui porte à sept le nombre des occupants de la caisse. On ne sait plus comment se tenir. L'une est équipée d'une flûte à bec sur laquelle elle s'obstine à jouer les airs sautillants répandus par les groupes folk comme Gwendal ou Tri Yann. Les trous de la piste accentuent d'ailleurs tellement le sautaillement, qu'à force de hoquets, elle finit par renoncer, au soulagement général.

Les gros blocs de pierre disparaissent. Le grand froid a tout éliminé, tout malaxé. Ne restent que des graviers. Les virages ont déroulé les heures. Le camion n'en finit pas de monter, poussivement, lâchant des nuages de fumée noire. Nous sommes à présent au milieu d'une colonne de camions de plus en plus serrés, peinant de conserve. On dirait qu'ils cherchent ensemble le grand cimetière des camions. De temps à autre, pour varier, leur succession est interrompue par des convois de camions militaires, remplis d'un petit moustachu en béret kaki et de ses sosies.

Le Zodji La ne peut pas tarder. L'étroit vallon que nous avons remonté se resserre encore. Nous sommes cernés de parois verticales, entre lesquelles nous cherchons des yeux le passage où le camion se fauilera. Mais rien.

Nous avons d'abord du mal à le croire. Nous en discutons, nous nous le montrons alternativement, nous cherchons à mieux voir. Enfin, nous devons nous rendre à l'évidence : les petits carrés jaunes immobiles, là-haut, tout près du ciel, ce sont bien des camions semblables au nôtre. Un épaulement de la montagne nous avait caché la suite de la route. Elle bifurque à gauche, puis attaque directement la paroi, presque jusqu'en haut. Impossible de voir, d'ici, ce qu'elle devient ensuite, la bousculade des sommets porte la confusion dans nos repères.

A présent nous distinguons mieux. Le haut du trajet paraît très loin. Les camions s'y hissent par une succession serrée d'épingles à cheveux. Nous n'avons plus devant nous qu'un tortillement précautionneux, obstiné, presque maniaque dans la répétition. Les camions se suivent à se toucher. A peine si on les voit bouger. Plus de bitume, mais une piste boueuse, si étroite que je n' imagine pas comment les mastodontes parviendront à se croiser. Le chauffeur joue plus énergiquement de son levier, la boîte de vitesse peine. La véritable ascension commence.

Pierre jourde - Le Tibet sans peine

Le lieu rituel des vacances de mon enfance, le hameau de mon père, nous ne l'atteignons qu'au prix de détours infinis dans la montagne. La route ne cessait pas de se contredire. Chaque bifurcation recelait sa surprise. Une fois une direction fermement prise, il fallait tout à coup prendre le sens exactement inverse. Une fois arrivés tout au fond de la vallée engloutie dans les bois, il fallait remonter vers les plateaux. Acharnée à se nier, descendant pour mieux remonter, la route paraissait tellement s'épuiser elle-même qu'à la fin il n'en restait presque plus rien. Une inflexion de la terre. Un parfum de bouse. On devait suivre la route à l'odeur. A force de tourner en rond, de revenir sur nous-mêmes en spirales, nous étions arrivés. C'est le cimetière qui nous l'indiquait. Nous ne l'avions pas vu venir. Tout à coup, il était là. Les croix nous faisaient signe. Nous étions chez nous. Chez nous, dernier repli de la route et sa disparition.

Aussi, tout enfant, réfugié entre les murs de lave que le vent attaquait, j'éprouvais la jouissance de vivre dans un égarement. J'imaginai la route déserte à présent, frottée de lune dans le noir. Des bêtes sortaient d'entre les arbres pour la regarder tailler la nuit. Elle n'assurait plus avec ce que nous avions laissé derrière nous qu'un lien incompréhensible. Elle conduisait au mystère que nous étions devenus. Son cordon de bitume amenait à mon imagination la nourriture des espaces restitués à leur étrangeté.

J'ai peut-être appris à penser au rythme de ses virages, à suivre le fil de mes réflexions selon les détours que me suggérait son itinéraire, à chercher une idée qui fût aussi dense et secrète que son odeur de bitume et de bouse entremêlés irradiant dans mon corps une chaleur de ventre. Cette route perdue a été la mère de toutes les routes que j'ai par la suite recherchées pour leur difficulté, pour les paradoxes de leurs plis, convaincu qu'à force de m'éloigner de moi, elles me ramèneraient à la demeure ignorée qui était la mienne. C'est pourquoi nous nous entassons, vigies glacées, dans la boîte jaune au sommet de ce camion avalant très lentement des quantités d'altitude.

Quelques mètres d'ascension s'achètent au prix de longues minutes d'immobilité, afin de laisser passer des morceaux de la colonne descendante. Contrairement à toute attente, on se croise sur cette piste. Ceux qui descendent mordent sur la paroi de graviers, s'immobilisent. Ceux qui montent, dont nous sommes, se glissent entre l'autre camion et le précipice. Les pneus passent à quelques centimètres du trou. Dans certains passages trop délicats, il faut quitter le camion et marcher.

Nous progressons, entre deux arrêts, à la vitesse d'un piéton. C'est-à-dire que nous faisons à peu près du sur-place : nous nous élevons, virage après virage. Au-dessous de nous, le vide se creuse. Aux innombrables étages inférieurs se réitère jusqu'au vertige la vision de camions exactement semblables au nôtre. A présent, il y a peut-être mille mètres à la verticale entre le point où nous nous trouvons et le fond du ravin. De loin en loin, disséminées dans le bas des pentes, de minuscules taches jaunes. Ce sont les camions qui ont versé. Le Zodji la prélève son tribut. Nous n'allons pas tarder à comprendre que le grouillot ne sert pas seulement à verser de l'huile et de l'eau dans le moteur ou à briquer la carrosserie.

Les panneaux routiers ne reculent pas devant l'humour noir, en hindi et en anglais : Mieux vaut tard que jamais, ou Ralentez : il reste des places au ciel, ou encore, dans une tonalité plus lyrique : La mort pose ses mains glacées sur les rois de la vitesse, ce qui, compte tenu de notre moyenne, peut également être classé dans le genre humoristique.

Les gros pneus patinent sur le bord du précipice. La terre se tasse, s'effrite, mais la piste ne s'effondre pas sous la masse. Avec la pente, le moindre obstacle devient une source de complication. On s'arrache des fondrières, on franchit des plaques de roche, on traverse des ruisseaux dans un temps ralenti. Le grand barbu, au-dessous de nous, secoue de plus belle le levier de vitesses, fait gronder les machines. Le grouillot se précipite pour donner aux roues de quoi mordre, madriers ou pierres plates. Après une longue hésitation, la bête repart. Bertrand est pâle. Fred serre les dents. Les plaisanteries que nous n'avons pas cessé d'échanger sur cette progression se sont raréfiées. Le grand vide, à

Pierre jourde - Le Tibet sans peine

droite, a fini par les absorber.

Arrive le moment où, pente trop raide, obstacle trop consistant, la bête n'en peut plus. Le chauffeur a beau secouer ses leviers, elle oscille, puis recule. Les freins, épuisés, ne la retiennent plus, elle glisse en arrière sur la piste boueuse. En arrière, le virage que nous venons de franchir se rapproche, et derrière le virage, le vide, les taches jaunes au fond. Luc ne dit plus rien. Sa main agrippe mon bras. La glissade à reculons s'étire interminablement. Je me prépare à sauter. C'est très haut.

Le grouillot a quitté le marchepied où il reste planté en permanence, soulevé une roche presque aussi grosse que lui, avec laquelle il tente de bloquer les roues du poids lourd. Mais l'engin continue sa régression, manque écraser le gamin. Des camionneurs arrêtés lui prêtent main-forte. Le camion cesse de reculer. Enfin, on repart. Les cinq doigts de Luc resteront plusieurs jours imprimés en violet dans le gras de mon bras.

Il faudra encore une nuit à Kargil, noire bourgade sur la ligne de cessez-le-feu avec le Pakistan, deux cols, le Namik La et le Fatu La, à 4150 m, pour atteindre les terres tibétaines. Ce col sépare deux mondes radicalement antithétiques : d'un côté, l'Islam, le Cachemire, ses barques et ses nénuphars. De l'autre, le Bouddhisme, le Tibet, ses montagnes nues. Après le Fatu La, le paysage s'élargit, et c'est le Tibet qui se déploie sous nos yeux. Nous nous mettons à dévaler, les horizons se bousculent.

Je n'ai pas pu m'en empêcher. J'ai bramé comme un veau devant l'excès de la beauté. Elle n'était pas devant nous. Elle se jetait sur nous, nous enveloppait, tourbillonnait autour de nous. Nous étions roulés dans le sublime comme dans une vague, pris et soulevés par lui, et puis repris encore, dans un ressac de formes et de lumières. Le camion émergeait, replongeait dans une écume de montagnes irréelles, se jetait dans des abysses où se bouscuaient des milliers de concrétions rocheuses aux formes délirantes. J'ai vu passer, à la vitesse du rêve, des Bouddhas géant taillés dans les falaises, des monastères blancs couronnés de drapeaux claquant au vent, des enfants tondus, vêtus de pourpre, courant derrière de grands cerfs-volants en forme de dragons. Et partout la débauche des montagnes roulant sur les montagnes, chaîne derrière chaîne. Montagnes violettes, orange, vertes, ou safran, ou bleu électrique, ou roses, ou même noires. Une prodigalité des configurations les plus incongrues, répétées à l'infini, une orgie de spectaculaire, à ne plus savoir où regarder. C'en est presque excessif. Pas un arbre. Ici et là, dans cet univers exclusivement minéral, le vert fluorescent des champs d'orge.

Aucun paysage, depuis, ne m'a autant bouleversé. J'ai eu l'impression de saisir, dans les formes du monde, quelque chose qui n'était plus tout à fait du monde. Ce bouleversement nous a décidés : nous reviendrons.

Pierre jourde - Le Tibet sans peine

Revue de presse

[...]

Routarde dans l'âme, la génération postsoixantuitarde s'est rendue au bout du monde.

Aller au Tibet, c'était à la fois simple et audacieux. Munis d'une carte sommaire, donc fautive, et d'un équipement high tech supposément idoine, les poches garnies mais pas trop, ils partaient donc, parce qu'ils en avaient rêvé. Sûrs de leur fait, campés sur leurs jarrets d'acier, ils iraient au bout de l'endurance. Au sommet.

Le recul permet de revoir cette ambitieuse naïveté. Jauger ce culot monstre à l'heure juste de l'aventure aurait peu de sens, à moins de considérer la force démesurée qui entraîna — Jourde par trois fois — ces jeunes Français, étudiants tardifs et jeunes travailleurs, à traverser le Zanskar.



La quête

Officiellement, seule la quête de ces Hobbits goguenards était au programme. Jourde la raconte, caustique et drôle, dans *Le Tibet sans peine*. A bien y regarder, cette thérapie de choc fut une médecine pour durs à cuire, les sensations fortes seyant aux orphelins d'une révolution ratée, toujours sans dieu ni maints.

Cette épopée entre des cols de 5000 mètres suivait, écrit-il, l'esprit de *Tintin au Tibet*. De l'exploit physique aux risques réels, les randonneurs himalayens n'ont pas d'autre perspective. Bouddha? Il aurait fallu à ces gaillards moins de rationalité pour le reconnaître: ces forces profondes, vivaces, le spiritualisme tibétain les

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

avait pourtant semées, avec ses signes géographiques, dans l'imaginaire.

Le Tibet sans peine accumule les symboles du territoire vierge à conquérir. Les signes de piste, au sens propre et au sens figuré, sont des métonymies pour l'écrivain, qui glisse de lui-même aux lieux, en remontant vers des origines fantasmées.

Le compagnonnage fait penser au roman de Perceval. Vécu à l'état pur l'enthousiasme raréfie les sentiments, les mal-être. Jourde rétablit clairement, avec des envolées palpitantes qui couvrent la beauté inouïe du chaos rocheux, le spectacle de «rorqual abandonné par le déluge» qu'est le Shingo La, désert hostile à la fréquentation. Exaltée, la quête touche au tout absolu et au néant.

Aller au terme de son désir! il fallait l'inconscience, le sens du risque, la dépense vitale, «appétit de vantardise», «soif d'exotisme», soit. On faisait le Tibet, à cette époque, comme d'autres auparavant se fixaient rendez-vous à Katmandu. Shangri La, inventé par James Hilton en 1933, nichait par là.

Cette Asie sans peine

Si l'objectif n'était pas le dharma, cette expérience de l'équilibre du monde, établir une relation personnelle avec le paysage, révélé dans sa puissance, et dominé avec sympathie, exigeait l'immersion. La spiritualité himalayenne se révélait par l'ascèse de la route, peu galvaudée, dans le haut Ladakh.

Le Tibet est multiple, et Jourde le fait entrevoir. Amoureux des cimes verticales, éclairées d'irréel, il se moque de la dérive occidentale, posture qui lui est chère. S'il ne s'attarde guère aux habitants, croyances et monastères, c'est qu'il a surtout côtoyé des guides. Ce qui est humain est quasi évacué: il n'y aura pas de collusion, quitte à passer à côté. Ce que ses copains y cherchaient restera également au secret.

Le bouddhisme surfe sur des vagues de beauté, l'harmonie et la résonance tenant lieu de réel. L'illumination ou «éveil» bouddhiste vient pourtant d'une adéquation: faire l'expérience sans obstacle, sans désir conflictuel; du rapport de soi au monde. Quoi de mieux que le gigantisme, pour un satori décisif? La vie y a peu de prix, mais une conscience formidable s'enrichit. La joie vient de la rupture des amarres. Austère, finalement, ce sourire zen.

Guylaine Massoudre, Le devoir

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

À trois reprises, Pierre Jourde est allé parcourir les pistes du Zanskar, vallée désertique de l'Himalaya, à quatre mille mètres d'altitude. Le Tibet sans peine raconte ces longs périple (l'auteur avait vingt-cinq ans la première fois) sous forme d'une épopée cocasse, décrivant les tourments, les émerveillements et les ridicules de jeunes banlieusards occidentaux livrés à une nature démesurée. Traverser des glaciers et des tempêtes de neige avec un équipement de promeneur estival nécessite autant d'inconscience que de ténacité. L'équipée est racontée avec une verve comique teintée d'autodérision. À la description des paysages sublimes et de l'hospitalité généreuse des Tibétains répond celle du progressif délabrement physique et moral du voyageur et de ses compagnons dans la dureté de l'épreuve. Un régal de lecture, qui n'est pas sans évoquer l'humour espiègle et le sens de l'absurde des récits de Nicolas Bouvier.



[Chronique]- Un récit distancié

À première vue, la raison même qui fait se retrouver en terrain connu les amateurs de documentaires culturels comme de récits de voyages ne manquera pas de susciter une certaine réserve chez les esprits plus critiques. Car ce n'est pas pour goûter en toute simplicité aux charmes du genre qu'il faut lire ce court récit de Pierre Jourde, dont le titre semble trop adapté à la civilisation des loisirs - ou, si l'on préfère, cligne un peu trop vers certains écrits satiriques, du genre *Le Journalisme sans peine* (Plon, 1997) de Burnier & Rambaud - pour ne pas être notoirement ironique, et donc nous mettre la puce à l'oreille.

Assurément, les caractéristiques génériques constituent la *materia prima* de ce récit autobiographique, celle-là même qui, consignée dans les récits traditionnels, a engendré l'image traditionnelle du Tibet - celle propre aux livres présentés comme indispensables de Alexandra David-Néel (1868-1969) [1]Auteure, entre autres, de *Souvenir d'une Parisienne à Lhassa* et de *Au pays des Brigands Gentilshommes*. Grand Tibet (Plon, 1927 et 1933). Voir <http://www.alexandra-david-neel.org> et de Michel Peissel (né en 1937) [2] Auteur, entre autres, de *Zanskar, royaume oublié aux confins du Tibet* (Laffont, 1979). Voir <http://fr.wikipedia.org/wiki/>

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

Michel_Peissel, mais également aux récits de voyage du XIXe siècle [3] On pourra lire, par exemple, les quatre récits publiés en octobre dernier, présentés par Chantal Edel : *Fous du Tibet*, Éditions des Riaux, 2007, 760 pages. Sans surprise, on passe ainsi de notations géopolitiques ou ethnographiques à des hypostases («L'Indien...»), des kyrielles de souvenirs parfois ponctués par le leitmotiv «Je me souviens...», ou ce genre de remarque sur les contingences du voyage, en droite ligne des *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss : «Une grande partie du temps et de l'énergie d'un voyage se dépense à tenter d'acquiescer puis confirmer et reconfirmer des billets d'avion, trouver des bus ou des trains, changer des devises» (p. 38). Ou encore des anecdotes, dont la chute peut être exotique : «M. Habibullah Fargadoo était un bon musulman. Il s'apprêtait à marier son fils, qu'il nous a présenté le lendemain de notre arrivée. Le fiancé se manifestait sous les espèces d'un enfant de dix ans à peu près» (44). Attendus aussi, les photos et le regard occidental, avec ses références picturales (Douanier Rousseau, Chirico, surréalisme) et ses jugements, dont voici l'exemple le plus frappant : «la capacité d'une civilisation à admettre l'autre, et par conséquent la possibilité pour un Occidental d'entrer dans un accord profond avec elle tout en restant lui-même, est en raison inverse du degré d'asservissement des femmes» (74). Moins courant, l'autoethnocritique : «Stupidement rivé aux précautions sanitaires que nous respectons depuis l'Inde, je m'oblige à y écraser la pilule de nivaquine désinfectante, au fort goût de javel. Le sublime yaourt se met aussitôt à ressembler à une fermentation d'eau de piscine» (105).



Cela étant, la question de l'apport géographique ou ethnologique - quasi nul en cette époque où abondent les films et reportages les plus divers, au cinéma, à la télévision comme sur internet - est bien vite réglée : qui n'a jamais rien lu sur le Tibet ou n'a jamais vu d'images sur les paysages et les moeurs du Tibet ? Qui ne sait que le yack est au centre de la vie tibétaine ? Les termes de gurgur tcha (thé salé au beurre de yack), de tsampa (farine d'orge) ou de tchang (boisson alcoolisée) sont-ils encore véritablement exotiques ? Les voyageurs eux-mêmes ne sont pas dupes : «Nous savions que le temps de l'inconnu était passé depuis longtemps» (20). Quant à l'auteur, il se montre lucide : «L'Occident aura aussi efficacement anéanti cette culture par la curiosité que, de l'autre côté de la frontière, la Chine par l'oppression» (114). Il sait en outre que «le véritable Tibet était ailleurs» (116), l'imagination infiltrant la mémoire, et ne manque pas de s'interroger sur les rapports entre le réel et ses représentations : «[...] un spectacle que je croyais réservé à la fiction, ou à des récits de voyage désuets sur le Tibet». «Dans presque tous ses détails, reproduits avec une surprenante précision, la scène où le grand lama, accompagné de son orchestre, remet une écharpe jaune à Tintin. Nous aurons voyagé dans une bande dessinée» (109).

On pourra donc s'intéresser au regard décalé qui retient ce que le pittoresque peut avoir d'humoristique : «Les panneaux routiers ne reculent pas devant l'humour noir, en hindi et en anglais : Mieux vaut tard que

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

jamais, ou Ralentissez : il reste des places au ciel, ou encore, dans une tonalité plus lyrique : La mort pose ses mains glacées sur les rois de la vitesse, ce qui, compte tenu de notre moyenne, peut également être classé dans le genre humoristique» (53). Ou encore au voyage dans le temps qui émerge du voyage dans l'espace : aux souvenirs des expéditions tibétaines se superposent ceux de l'enfance auvergnate. L'extase devant tel paysage peut ainsi s'expliquer par la matrice intérieure de tout paysage, qui renvoie bien évidemment au paysage originel. La clé de cette géographie magique nous est donnée à la fin : «Souvent, depuis vingt-trois ans, je refais le même rêve, dans lequel je tente de retourner là-bas. Le Tibet s'y confond avec l'Auvergne, suivant l'idée de Nerval, qui dans ses songes éveillés assimilait l'Himalaya et le Cantal. Comme si, dans ce qui m'était le plus étranger, j'avais retrouvé une identité secrète avec ce qui m'est le plus proche» (115). Mais le début contenait déjà l'antidote à toute mythologie : «L'homme a besoin de folklore comme d'oxygène. Il se déterre toujours des origines et bricole de l'authentique avec n'importe quoi» (24). Au reste, les citations en exergue introduisent d'emblée le balancement entre distanciation et contemplation : «J'ai toujours tenu pour suspects ou illusoire des récits de ce genre : récits d'aventures, feuilles de route, racontars - joufflus de mots sincères - d'actes qu'on affirmait avoir commis dans des lieux bien précisés, au long de jours catalogués» (Victor Segalen, Équipée). «Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi [...]» (Nicolas Bouvier, L'Usage du monde).

Récit critique

Même si cette ligne de crête est par trop fuyante, c'est bien pour sa dimension critique qu'il faut lire ce livre. À l'ère du tourisme de masse et de son hypermédiation - des raids Nouvelles Frontières ! -, Pierre Jourde se joue de l'imagerie occidentale : «Ce n'était pas un pays, c'était un parc d'attractions, un train fantôme. Manquaient le Yéti, le dragon, les génies gardiens, les blocs de glace tamponneurs, les précipices et les labyrinthes, mais cela ne tarderait sûrement pas, à ce rythme» (87). Dressant l'inventaire des motivations qui poussent les Occidentaux à entreprendre leurs expéditions pour le Toit du monde, il donne au passage une recette pour-épater-la-galerie : «Dès qu'un silence s'installe, il suffit de lâcher, le plus discrètement possible, à la manière de quelqu'un qui n'y attache pas autrement d'importance : «Lorsque j'ai traversé l'Himalaya...», pour s'assurer une certaine considération» (19). Qui plus est, sa déconstruction des clichés s'accompagne d'une typologie critique des nouveaux «explorateurs», «conquérants» au rabais : on y trouve des mystiques, des «forcenés de la montagne», des «tribus de sportifs à gros souliers et sacs à dos, impatientes de «dépasser leurs limites», d'affronter les éléments» (18)... La morale est sans doute à chercher du côté de cette variante comique de la fameuse phrase proustienne à la fin d'Un amour de Swann («Dire que j'ai...») : «Le voyage le plus étonnant de ma vie, je ne l'ai pas fait pour l'exploit, ni par curiosité culturelle, ni pour aucun motif qui présente un peu de sens. Je l'ai fait pour reprendre des photos». L'autodérision se teinte ici d'une ironie qui prend pour cible l'hypermédiation (au sens philosophique) de notre monde : «Tout pour la photo. Le monde est fait pour aboutir à un beau diaporama».

Fabrice Thumel, Critiques libres

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

Florilège

On peine à reconnaître Fauteur de «la Littérature sans estomac». Il est vrai qu'il a vingt ans de moins, le visage couvert de croûtes, des cicatrices sur tout le corps, les pieds gonflés par les ampoules. Il vient de passer le col du Shingo La, à 5 000 mètres d'altitude, au coeur de l'Himalaya, pour accéder au Zanskar, royaume millénaire peuplé de moines et de yacks. Parfois passent, ivres de liberté, assoiffés de gurgur iêha (thé salé au beurre de yack), émerveillés comme des enfants, de jeunes Occidentaux en rupture de ban. Parmi eux, Pierre Jourde. C'était dans les années 1980, il vendait alors «l'Huma» devant les églises. A trois reprises, et avec des coéquipiers différents, il partit pour le Tibet. Il raconte ses expéditions rocambolesques avec un humour à la Vialatte et décrit la sidérale beauté de ces paysages où la montagne tutoie le ciel avec une fascination intacte (il lui arriva même de bramer d'émotion). Elle est rehaussée par le souvenir de son propre «Pays perdu», le hameau auvergnat de son père, accessible par une route en lacets qui semblait «s'épuiser elle-même» jusqu'à disparaître à l'instant où surgissait le cimetière. Si l'on veut comprendre d'où vient le romancier de «Festins secrets» et dans quelles lamaseries il a cru au paradis terrestre, c'est ce récit d'apprentissage qu'il faut lire. Il donne des regrets à l'auteur et le vertige au lecteur.

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

«Je ne sais pas ce qui, de la mystique ou du canular, nous a conduits au Tibet», écrit Pierre Jourde au seuil de ce récit d'un voyage qui remonte aux débuts des années 1980, quand il était un jeune homme, né trop tard pour être un soixante-huitard convaincu mais trop tôt pour en avoir évacué la nostalgie : un esprit sarcastique dans un corps épris d'absolu.

Le Tibet sans peine résume en fait trois expéditions dans la même région, des vallées perchées à des milliers de mètres d'altitude aux confins de l'Inde et de l'Asie centrale. La troisième, entreprise à la mauvaise saison, a la couleur de Tintin au Tibet, blanche. Elle a failli se terminer dans le noir total.

Arrivé au terme du livre, encordé au narrateur sur la route qui le « mène où personne ne va »

, le lecteur voit passer ébahi un bus de touristes allemands bedonnants: à quoi bon ces semaines d'efforts, avoir frôlé la mort, si le premier plouc venu est transporté là en se tournant les doigts de pied» «! C'est tout Jourde, ça. Au moment où l'on est saisi par la solennité d'un paysage, il dit qu'il a un besoin pressant... Rilke conseillait au jeune poète de ne pas abuser de l'ironie parce qu'elle empêche de descendre dans les profondeurs. Mais Jourde n'est pas ironique. Il use de la dérision, pour le plaisir de rire, bien sûr, mais aussi comme d'un exercice spirituel. Afin de se souvenir qu'en lui, misère et grandeur coexistent.

Quand il arrive avec son ami Thierry au Zanskar, en état d'apesanteur, écrasé de beauté, c'est leur maigreur, leur saleté qui le saisissent: « Nous occupons désormais, sur l'échelle des espèces, la position intermédiaire entre l'homme et la merguez » 118 pages pour raconter trois voyages de plusieurs mois «: c'est bref. Jourde ne fait pas étalage de descriptions. Au lieu de dépeindre le désert de roches qu'il traverse, il note, lapidaire « Un troupeau de chèvres essayait de brouter la route, partie la plus comestible du paysage.» S'il peut vaincre l'espace à la force de ses mollets, l'Occidental ne peut entrer de plain-pied dans le temps lent du peuple tibétain. Arrivé au terme de son excursion, l'auteur reste sur le seuil de leur monde. Il le contemple, tel un vivant tableau</p></div>
<div data-bbox=

Déçu? Non. Car l'essentiel est en chemin. « Montagne, fatigue ma marche», écrivait Segalen, qui fit en son temps une Équipée du même style. Forçant le pas pour distancer ses compagnons, Jourde songe: «Je n'y étais plus pour eux, ni pour la splendeur des paysages, ni pour le sourire des enfants moines. Je n'y étais même plus pour moi», espérant qu'au bout de l'effort qui dilate la conscience, il pourra en « finir enfin avec le fardeau d'être quelqu'un» . Marcher, c'est un peu comme réciter des mantras. L'auteur de *La Littérature sans estomac* a appris le bouddhisme par les pieds

Astrid de Larminat, *Le Figaro*

Si la description du voyage ne manque pas d'humour [...], son évocation tardive réveille, chez Pierre Jourde, de grandes émotions enfouies.

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

C'est que l'écrivain a passé, enfant, ses vacances dans un autre « *Pays perdu* », au fin fond du Cantal, le hameau de son père où il n'accédait « qu'au prix de détours infinis » « dans la montagne » : « Cette route a été la mère de toutes les routes que j'ai par la suite recherchées pour leur difficulté, convaincu qu'à force de m'éloigner de moi, elles me ramèneraient à la demeure ignorée qui était la mienne ». C'est la leçon de ce lumineux récit d'altitude : le Tibet est en soi, il suffit seulement, dans ses rêves les plus fous, de vouloir y accéder et de croire que la beauté du monde est plus forte que tous ses détracteurs.

Jérôme Garcin, La Provence

Entre incongruités goguenardes et descriptions de paysages sublimes et dangereux, Jourde explore le monde et les lointains tout autant que les thèmes qui hantent ses livres. Dans *Le Tibet sans peine* se développe un mouvement ludique, modeste, drôle et intime : « comme si, dans ce qui m'était le plus étranger, j'avais retrouvé une identité secrète avec ce qui m'est le plus proche »

Hugo Pradelle, La Quinzaine littéraire

L'auteur polémique et courageux qu'est Pierre Jourde raconte, lui, sa tentative d'ascension du Tibet au départ de Créteil. Une équipe de bras cassés, conglomérat « d'ouvriers, d'étudiants et de traînard » affronte les pentes glacées en petit foulard de soie. C'est dérisoire et drôle, chaotique et dérapant. Le reporter en sueur y fond comme neige au soleil.

Philippe Tretiack, Elle

Le nouveau livre de Pierre Jourde souffre d'un malentendu. Son titre, *Le Tibet sans peine*, semble annoncer un récit humoristique [...]. Bref, on s'attend clairement à se marrer, d'autant que si Jourde prise les thèmes sombres comme le très beau et très noir *Pays perdu*, il a aussi prouvé qu'il pouvait faire rire, notamment grâce au Jourde et Naulleau, tordant pastiche du Lagarde et Michard. Mais après lecture, il faut se rendre à l'évidence, *Le Tibet sans peine* ne fait pas vraiment rire [...]. Il [s'en] dégage au contraire une insondable mélancolie. [...] A travers les difficultés mais aussi les éblouissements de chaque périple, l'auteur

décrit le désir d'aventure, d'authenticité et de dépassement de quatre jeunes gens de la classe moyenne courante, entre autres, derrière le grand rêve hippie de la fin des années 1960. Et au bout de la route, une sorte de désillusion [...]. Quand on atteint l'émerveillement, il se dérobe aussitôt comme si le pays devait à jamais demeurer étranger aux jeunes occidentaux. Vers la fin du livre, il y a d'ailleurs un somptueux passage où l'auteur explique comment, parfois dans ses rêves, les paysages du Tibet se superposent à ceux du Cantal, sa région natale, pour créer le panorama ultime entraperçu dans les sommets. « Le véritable Tibet était ailleurs », écrit Jourde. « Mes rêves s'épuisent à vouloir revenir à ce qui fut une fois, ils en sont convaincus, la beauté à l'état pur, et qui peut-être n'a jamais existé ailleurs que dans leur nostalgie ». Voilà ce que relate l'auteur dans ce carnet de voyage où l'on retrouve son écriture limpide et évocatrice. Il y a un côté Tristes Tropiques dans ce *Tibet sans peine* [...] car au-delà des tribulations de la petite bande, c'est notre humanité et notre rapport à la civilisation que Jourde interroge.

Virginie François, Le Magazine des livres

A lire pour l'autodérision, les émerveillements, la candeur, et l'écriture toujours aussi raffinée

Martine Laval, blog de Télérama

Pierre Jourde manie l'humour comme personne lorsqu'il évoque « le degré d'impréparation forcené » qui était le sien lorsqu'il partit, dans les années 80, défier l'immensité himalayenne avec deux copains de Créteil.

Claire Julliard, Paris Match

Ce récit brille par son humour, sa modestie, l'auto-ironie dont le narrateur use à chaque instant, à chaque pas, à la manière du maître Nicolas Bouvier. Ce *Tibet sans peine*, qui ne manque pas pour autant de profondeur ni de subtilité [...] est le livre que chaque écrivain voyageur rêverait d'avoir écrit. Jourde, lui, l'a fait.

Jean-Claude Perrier, Livres Hebdo

Ceux qui aiment la randonnée au long cours

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

éprouveront un bonheur profond à la lecture de ce livre [...] On rit beaucoup à la lecture de ce livre, tant les avanies de ces routards fauchés sont contées avec verve. Mais la profondeur n'est jamais absente. [...]

Guillaume Goubert, *La Croix*

L'humour et l'autodérision sont-ils compatibles avec la montagne «? A lire les récits d'alpinistes et de voyageurs, on serait tenté de répondre non. Pierre Jourde prouve le contraire à travers un texte truculent et particulièrement attachant» «[...] Le Tibet sans peine détourne les codes du récit de voyage» «et du journal de bord» «: on n'y trouve aucune notation poétique ou mystique au lyrisme convenu, larmoyant, pas plus que les détails techniques ou les extases humanistes...

**Fabrice Lardreau,
*La Montagne et alpinisme***

Eprouvante, dangereuse même, l'expérience est initiatique – un quart de siècle plus tard, Jourde en tire une centaine de pages lumineuses, comme en lévitation.

La Liberté

Dans ce récit sinueux comme un chemin de montagne, amusant comme une aventure d'Hergé, Jourde dévoile le fondement de son engagement littéraire. Si l'homme est un yéti pour l'homme, le Tibet est la preuve que le beau peut être une exigence.

Olivier Maison, *Marianne*

Aux antipodes du récit d'exploit, ce court et formidable texte prend la route sans concession : vaille que vaille, les sales gosses de Créteil avancent vers le site pointé sur la carte, risquent leur peau à bord de camions exténués, poursuivent à pied quand les neiges de juin bloquent le passage avant d'être rejoints par une anglaise en sandales. Dans cette histoire, personne ne se ménage, ni physiquement, ni moralement. Comme si l'auteur avait voulu payer, à crédit et le plus cher possible, «la beauté à l'état pur» qui illumine toujours ses rêves aujourd'hui.

Point de vue

Parmi les lépreux et les routards au bout du rouleau, le voyage se poursuit en bord de précipice, celui de la bêtise civilisée que Jourde accepte courageusement d'endosser. Livre d'amertume et d'autodérision, où le voyageur arrive toujours trop tard, sur les «vestiges folkloriques d'une culture morte»

Daniel Morvan, *Ouest France*

Entre deux péripéties qui prêtent souvent à sourire, Pierre Jourde nous fait également goûter le spectacle époustouflant des beautés himalayennes en maniant avec art une langue riche et pleine de nuances qui n'est pas sans rappeler L'Usage du monde de Nicolas Bouvier.

Matthieu de Guillebon, *L'Homme nouveau*

Le plaisir de la lecture vient ici du fait que notre nouveau Tintin ne cherche pas à apitoyer, mais raconte ses aventures avec une froide ironie, comme si tout cela était une histoire somme toute banale [...]. Ce récit n'est pas sans rappeler la plume de Nicolas Bouvier, qui a renouvelé l'approche de la «littérature de voyage».

François Lagneau, *Le Bulletin des Lettres*

Pierre Jourde qui se dépeint comme un barbare au Tibet, un simple touriste, nous donne à lire un récit qui brille par son humour, sa modestie et donc l'auto-ironie dont l'auteur use à chaque instant.

Librairie les Cinq Continents

Déjà dans le titre de son carnet de voyage – car c'est bien de cela qu'il s'agit – Pierre Jourde ne peut s'empêcher de jouer avec l'humour et la dérision. Ce n'est pourtant pas au Tibet qu'il nous entraîne, mais au Ladakh et au Zanskar. Un Tibet plus facile? Pas sûr, à le suivre dans ses pérégrinations. Par touches, l'auteur nous fait découvrir le pays qu'il traverse. Et aussi ses états d'âme, avec dérision. Il se croit sur les traces de Marco Polo: «On en voudrait bien du confin. On se figure parfois en avoir déniché un petit (...), on tombe sur un raid Nouvelles Frontières.»

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

Ses rencontres avec des voyageurs d'une autre époque, «spécimens de vieux routards à un stade intermédiaire de dégradation». Pour ceux qui n'osent pas y aller, mais qui voudraient connaître les sensations d'un périple en Himalaya. Pour ceux qui n'ont pas trouvé les mots à leur retour: «Elle n'était pas devant nous. Elle se jetait sur nous, nous enveloppait (...). Nous étions roulés dans le sublime comme par une vague, pris et soulevés par lui, et puis repris encore, dans un ressac de formes et de lumières.»

La Gruyère

Plus agréable, bien troussé, même, est « le Tibet sans peine » de Pierre Jourde, qui m'a valu une plaisante conversation avec un steward de l'avion qui me ramenait d'Istanbul [...] c'est une solide récollection de souvenirs répandus sur trois treks qu'il fait avec des amis, dans l'Himalaya, alors qu'il était encore étudiant. Il y a de bons passages sur la bouse de yack, les camions Tata, bref, la verve de « Pays Perdu » (ah, la tirade sur l'alcool dans les campagnes), de l'humour et de nombreuses allusions à Tintin qui devraient convaincre le lecteur le plus endurci que Pierre Jourde est un honnête homme.

Nelly Blogue

Émerveillement et ridicule, hospitalité et maladresse : la verve et la fraîcheur de Pierre Jourde vous transporteront.

Impact médecine

Imaginez l'Himalaya... la découverte des plus hauts sommets, l'effort physique, le dépassement de soi, le contentement, presque l'arrogance, des héros qui l'ont gravi...

Imaginez tout cela, et vous serez bien loin du livre *Le Tibet sans peine* de Pierre Jourde. !

Clown, acrobate en manque d'équilibre à 5000 mètres, l'auteur de ce petit livre, se refuse la posture de héros, et en refuse la suffisance...

Avec son ami et compagnon de voyage, Thierry, (il faut toujours avoir un Thierry avec soi ; Nicolas Bouvier avait le sien pendant son Usage du monde !) ils partent à l'aventure comme on part

poster une lettre...

Voilà comme il présente leur équipée :

« Dans le duo comique, je tiens le rôle de la tête folle, spécialisé dans l'oubli, la négligence vestimentaire, le cassage de gueule impromptu (avec figures acrobatiques et rétablissements clownesques). Une équipe idéalement constituée pour les exploits burlesques.

En fait, j'en prends conscience en ce moment même, nous sommes partis au Tibet à peu près dans l'équipement et l'état d'esprit de deux pochards sortant du bar le soir et s'aventurant dans une rue froide. Je rajuste autour de mon cou mon foulard rouge en synthétique, trente centimètres sur vingt, assez peu épais pour être transparent. Il ferait assez bel effet un jour de manif printanière à la Bastille.» (p.20-21)

L'auteur, tout blagueur qu'il est, n'en décrit pas moins des paysages étourdissants, des rencontres merveilleuses, tant avec les habitants que leur culture (ainsi une note sur les panneaux signalétiques en montagne : « Les panneaux routiers ne reculent pas devant l'humour noir, en hindi et en anglais : Mieux vaut tard que jamais, ou Ralentissez : il reste des places au ciel.»)

Sur l'Himalaya : « Je n'ai pas pu m'en empêcher. J'ai bramé comme un veau devant l'excès de la beauté. Elle n'était pas devant nous. Elle se jetait sur nous, nous enveloppait, tourbillonnait autour de nous. Nous étions roulés dans le sublime comme dans une vague, pris et soulevés par lui. (...) Aucun paysage depuis ne m'a autant bouleversé. J'ai eu l'impression de saisir, dans les formes du monde, quelque chose qui n'était plus tout à fait du monde. Ce bouleversement nous a décidés : nous reviendrions.»

Et il s'agit surtout d'une formidable histoire d'amitié, de chaleur humaine, de rencontre avec les autres. (Parfois de séparation d'avec les autres, les quelques pages consacrées aux femmes aimées emportées dans ses bagages sont assez éloquentes !)

Et puis il est question aussi de désagréments intestinaux, d'araignées gigantesques et quelque fois de barres chocolatées...

Pierre Jourde - Le Tibet sans peine

Bref un petit précis du voyageur, à emporter partout avec soi, au fond de son sac, à côté de l'Usage du monde... comme il fait à peine une centaine de pages, il ne vous surchargera pas beaucoup ! et il vous promet de nombreux éclats de rire... Je rêve de voyager, où bon lui semblera, avec Pierre Jourde.

Médiathèque de Lisieux

En fait, il n'est pas réellement question du Tibet mais du Zaskar et Ladakh, contrées nichées dans l'Himalaya indien où les vallées, perchées à 3500 mètres d'altitude, sont isolées pendant les huit mois que dure leur hiver. Cette région est surnommée le « Petit Tibet » puisqu'une grande majorité des réfugiés tibétains de l'insurrection chinoise y vit.»

« Le Tibet sans peine » relate les trois périodes que Pierre Jourde effectue dans cet Himalaya austère inchangé depuis des siècles avec un équipement plus que minimal. Nous sommes dans les années 80 : les cartes sont trop souvent fausses, les refuges inexistantes et les touristes rares. C'est donc un Zaskar et un Ladakh bruts, encore loin de l'hyper-médiatisation qu'ils ont pu connaître depuis, que l'auteur arpente. Les paysages y sont exceptionnels, uniques : « une orgie de spectaculaire ; un spectacle que je croyais réservé à la fiction ou à des récits de voyages désuets sur le Tibet ».

Pierre Jourde sort rapidement du traditionnel récit sportif pour y insérer un ton cocasse et humoristique très surprenant. « Notamment quand il évoque à plusieurs reprises le fameux « Tintin au Tibet » : « En ce moment même nous vivons l'épisode où, ayant dû marcher sans relâche à la suite de la destruction de la tente par l'éternuement du capitaine Haddock... ». Ou bien encore quand il traduit les panneaux de signalisation indiens pour inciter les conducteurs à lever le pied « « Ralentissez : Il reste des places au ciel », « Mieux vaut tard que jamais ». Sans oublier sa méthode-pour-épater-la-galerie-d'un-dîner : « Dès qu'un silence s'installe, il suffit de lâcher, le plus discrètement possible, à la manière de quelqu'un qui n'y attache pas autrement d'importance : « Lorsque j'ai traversé l'Himalaya... » pour assurer une certaine

considération.»

L'auteur joue aussi avec les clichés qui nous envahissent, rappelant notre ignorance : « Ce n'était pas un pays, c'était un parc d'attractions, un train fantôme. Manquaient le yéti, le dragon, les génies gardiens... ».

Pierre Jourde a vu un « Petit Tibet » qui n'existe plus de la même façon aujourd'hui. Tout aussi beau et inoubliable, mais, différent. Il ne serait pas imaginable aujourd'hui de passer la porte des lamaserias juste pour y recevoir le gîte et le couvert. Ses trois voyages si rapprochés n'étaient-ils pas une course contre la peur de ne pas revoir ce pays si majestueux comme il l'avait laissé ? Très certainement et il a eu raison. Et pour faire une transition avec l'actualité, page 116 : « L'Occident aura aussi efficacement anéanti cette culture par la curiosité que, de l'autre côté de la frontière, la Chine par l'oppression. »

Merci pour ce voyage Mr Jourde. Ces 120 pages m'ont ramenées sur ces sentiers que je n'oublierai jamais où la beauté est parfaite, moi, qui me suis malheureusement reconnue dans ceux que vous qualifiez de « Raid Nouvelles Frontières », envahisseurs des « confins » du Ladakh. Un regret : que votre récit soit si court. J'en redemande.

Des Livres et tout